

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 46

Artikel: On concert
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voilà ce que nous devrions avoir chez nous, car ce que nous entendons habituellement est abominable, c'est à déchirer le tympan.

Survient le patron de l'établissement, vers lequel court notre Lausannois :

— Pardon, Monsieur, permettez-moi de vous demander d'où vient cette excellente musique, c'est probablement une musique militaire allemande ?...

— Non, monsieur, répond le restaurateur, c'est l'*Union instrumentale* de Lausanne.

— Ah ! bah ! ! !

Un de nos abonnés nous écrit :

Les boissons alcooliques produisent sur les personnes qui en abusent des effets absolument différents. Les plus fréquents sont les manifestations bruyantes, la manie de faire de l'esprit ou des discours, chanter ou adresser des compliments. La spécialité qu'ont certains sujets de broyer le noir ou de fondre en larmes, est plutôt commune aux Allemands et, en général, aux grands buveurs de bière ; mais un fait plus rare encore, est celui que le vin de 1886 a produit sur un honorable citoyen.

M. X. désire rentrer chez lui à une heure fort avancée de la nuit. Il souffre d'une affection cruelle, « la désorientation », et il avise aussitôt un agent de la police :

— Pardon, pourriez-vous, s'il vous plait, m'indiquer où demeure M. le professeur *** ?

— Parfaitement, Monsieur, il demeure..., puis, reconnaissant son interlocuteur : mais, je ne me trompe pas, c'est vous même M. le professeur ***.

— Permettez, vous ne m'avez pas compris, ce n'est pas du tout M. le professeur *** que je cherche, c'est son habitation.

On drôlo dè saléro.

Dào teimps iô on recordavè lo catsimo d'Ostervà dein lè z'écoulès, on régent, que lo fasâi recità ài z'einfants, ein étai arrevâ à ellia reponsa que sè dit : Le salaire du pêché, c'est la mort.

— Sâ-tou cein que l'est que lo saléro ? se demandè à n'on bouébo.

— Na, se repond lo bouébo.

Cé bouébo étai lo valet dào pionnier dè coumon qu'on lâi desâi assebin « lo voyer », et qu'étai l'hommo d'afférés dè la municipalità po lè tsemins, lè bous et po tot cein qu'appartegnâi à la coumouna. L'allavè ti lè trài mâi teri son quartain tsi lo boursier et cein lâi fasâi adé oquiè po nià lè dou bets ào bouvan. Cé voyer étai on brav'hommo et quand bin dè sa-t-ein-quatoozè sè tagnâi 'na petita torgnola, quand l'avâi dè l'ardzeint, tsacon lo recriâvè.

Ora, po bin fèrè compreindrè à son bouébo cein que c'étai qu'on *saléro*, lo régent, qu'avâi einviâ dè lâi fèrè derè que c'étai on gadzo qu'on affanavè, lâi fâ :

— Eh bin, accuta, me n'amî, ton père est pionnier, n'est-te pas veré ?

— Oï.

— Ne va-te pas ti lè trài mâi tsi lo boursier ?

— Oï.

— Et quand ye revint à l'hotò, que rapportè-te ?

— On plioumet !

On concert.

Quatro musicârès, quatre gaillâ que ne peinsâ-vont qu'à fèrè dâi farcès, et qu'allâvont decé. delé, djuî po fèrè dansi, ont l'idée on bio dzo d'allâ fèrè 'na veriâ pè la Comtâ. L'arrevont on deçando dein on grand veladzo et font publiyi que lo leindéman né, dein la granta tsambra à bâirè dè l'auberdzo dâi trài pindzons, lâi arâi on concert dè 50 musiciens. Ma fâi, jamé dè la viâ on avâi oïu per lé âotrè 'na tola beinda dè violârès et lè dzeins lâi alliront ein masse, que cein baillâ onna cougne dào diablo. On pâyivè ein eintreint et on iadzo que tot fut pliein, failu clliourè la porta.

Quand l'hâora fu quie, lè musicârès einmodont la premire ; mà lè tsaravoutès n'étiot rein què lè quatre ; assebin quand l'euront botsi, lè dzeins coumeinciront à bordenâ et à criâ : Et clliâo 50 musiciens ! N'ein pâyî po 50 et na pas po 4 ! et l'allâvont sè fatsi tot dè bon quand cé que tagnâi la clérinette lâo fâ :

— Tot dào ! tot dào ! bravo z'amis ! se ne sein què quatre, c'est bin voutra falta, kâ quand y'é vu que vegnâi tant dè mondo, y'é reinvoyi lè z'autro po que vo z'aussi prâo pliace, sein quiet y'ein arâi 46 d'eintrè vo que n'ariont pas pu eintrâ. Ora, ne vein avâi l'honneu d'einmodâ la séconda. Hardi ! musiqua ein avant !

Et lo resto dào concert s'est passâ lo mi dào mondo.

LE SECRET DU CAPITAINE

V

Une certaine lumière commençait à se faire dans l'esprit du lieutenant d'Avril. Il écoutait de plus en plus avidement le récit du père Luchaud.

Celui-ci reprit :

— Les choses allèrent si bien entre les deux jeunes gens, à l'Eslière, qu'un beau jour le sous-lieutenant Darad déclara à ses parents qu'il aimait M^{lle} Gabrielle, et les pria d'aller demander à M. Marin la main de sa fille. Les deux vieux eurent beaucoup de chagrin à cette révélation. Ils trouvaient leur fils trop ambitieux et craignaient un refus, car les Marin étaient riches relativement aux Darad. Mais le jeune homme les rassura, leur dit qu'il était aimé de la jeune fille, et les détermina à faire la démarche officielle.

— Vraiment ! s'écria d'Avril, au comble de la surprise. Vous êtes bien sûr de ce que vous dites, monsieur Luchaud ?

— Aussi sûr que je vous vois et que je vous entends, mon lieutenant. M. Marin reçut très bien M. et M^{me} Darad, mais quand il connut l'objet de leur visite, il poussa un cri d'étonnement, s'aperçut tout d'un coup de l'imprudence qu'il avait commise en laissant sa fille causer avec le jeune Darad, et n'eut pas un instant la pensée de consentir au mariage, parce qu'il tenait beaucoup à la fortune et que Darad n'avait rien. Mais comme il ne voulait ni avouer cette raison, ni consulter sa fille, ni blesser les parents de Darad, il ne craignit pas de dire à ceux-ci que sa fille aînée aimait un autre jeune homme auquel elle était promise, M. Luzat.

— C'était donc un mensonge ?

— Vous allez voir, monsieur. Les deux Darad revinrent désolés, et leur fils, au désespoir de s'être trompé sur les sentiments de celle qu'il aimait depuis si longtemps, partit et ne revint plus. Quelques mois après, les deux